

Collection créée par Henri Mitterand

Série «Linguistique»

**Henning Nølke**

Egeskølet 20

DK-8340 Malling

+ 45 87 47 88 11 / romhn@hum.au.dk

**Jean-Michel Adam**

Professeur de linguistique française à l'Université de Lausanne

# Linguistique textuelle

## Des genres de discours aux textes

Paris : NATHAN

1999

\* L'exemple du genre d'un petit texte de Jorge  
Luis Borges. "Le Captif."

#### 4. L'exemple du genre d'un petit texte de Jorge Luis Borges

##### LE CAPTIF

<1> À Junín ou à Tapalqué, on raconte cette histoire. <2> Un enfant disparut après un raid d'Indiens ; on dit que les Indiens l'avaient enlevé. <3> Ses parents le cherchèrent inutilement ; <3'> des années plus tard, un soldat qui venait de l'intérieur leur parla d'un Indien aux yeux bleus qui pourrait bien être leur fils. <4> Ils le rencontrèrent à la fin (la chronique ne précise pas les circonstances et je ne veux pas inventer ce que j'ignore) et ils crurent le reconnaître. <5> L'homme, marqué par le désert et la vie sauvage, ne comprenait déjà plus les mots de sa langue natale, mais, indifférent et docile, il se laissa conduire à la maison. <6> Il s'arrêta sur le seuil, peut-être parce que les autres s'y arrêtaient. <7> Il regarda la porte, comme s'il ne la comprenait pas. <8> Soudain, il baissa la tête, poussa un cri, traversa en courant le corridor et les deux vastes cours et pénétra dans la cuisine. <9> Sans hésiter, il plongea le bras dans la hotte enfumée et sortit le petit couteau à manche de corne qu'il avait caché là, lorsqu'il était enfant. <10> Ses yeux brillèrent de joie et ses parents pleurèrent, parce qu'ils avaient retrouvé leur enfant.

<11> Ce souvenir fut peut-être suivi par d'autres, mais l'Indien ne pouvait vivre entre quatre murs et un jour il partit retrouver son désert. <12> Je voudrais savoir ce qu'il ressentit à cet instant vertigineux où le passé et le présent se confondirent ; je voudrais savoir si le fils perdu renaquit et mourut en cette extase, ou s'il parvint à reconnaître, ne fût-ce qu'à la manière d'un nouveau-né ou d'un chien, ses parents et sa maison.

Borges, *El hacedor* (1960), traduction revue par nous-même à partir de celle de Roger Caillois, *L'Auteur et autres textes*, Gallimard, coll. « L'Imaginaire » n° 105, 1982 : 35-37

Cette très courte nouvelle est, du point de vue de la question des genres, intéressante parce qu'elle se présente comme la copie d'un fait divers de la conquête de l'Ouest, comme la transmission brute d'une « chronique » (selon la parenthèse de <4>, du moins). Contrairement à ce qui devrait caractériser le genre (on en reparlera au chapitre 8), toutes les traces informatives et descriptives de localisation dans le temps et même dans l'espace (le texte ne précise que vaguement le lieu : « à Junín ou à Tapalqué ») ont disparu. Les précisions attendues concernant l'identité des personnes dont il est question manquent. Au lieu d'un fait divers factuel, tiré d'une chronique, nous sommes en présence d'une sorte de prototype des histoires relatant un rapt d'enfant de colons par des Indiens (la langue espagnole a d'ailleurs un mot pour ce type de fait : *un malón*).

Le texte de Borges relate cette histoire en prétendant ne rien ajouter à ce qu'en dit la chronique, mais si le premier paragraphe est bien dominé par une position énonciative plutôt distante (malgré les « peut-être » et « comme si » de <6> et de <7>), dans le second paragraphe, la voix narrative énonce un point de vue ou plutôt ouvre le récit sur une interrogation peu conforme aux attentes d'un lecteur de fait divers ou d'une chronique de l'Ouest. Un tel lecteur se demanderait

probablement ce qu'est devenu l'Indien, comment ses parents ont réagi ; il ne se contenterait certainement pas de ce récit sans fin réelle et qui passe sur autant de détails pour se concentrer sur ce qui, en revanche, intéresse l'écrivain argentin : le vertige de l'identité, la place de l'homme dans le temps et la question de la mémoire. Divers faits linguistiques traduisent ces glissements du récit factuel en direction du récit littéraire. À commencer par les chaînes anaphoriques de reprise du référent du personnage principal et par les organisateurs temporels.

Le personnage central subit, tout au long du récit, une série de changements intéressants dans la désignation de son identité. On parlerait opportunément ici d'un référent évolutif. L'amorce de la chaîne par « un enfant » <2> ouvre sur deux pronominalisations : « l' » <2>, « le » <3>. Mais une nouvelle chaîne s'ouvre ensuite avec « un Indien (aux yeux bleus) » et l'hypothèse d'une identité des deux personnages. Ainsi, à la phrase <4>, le premier pronom « le » réfère plutôt à l'Indien, tandis que le second (« Ils crurent LE reconnaître ») renvoie manifestement à l'enfant. L'identité du référent est encore incertaine (verbe modal). La reprise de <5> ne se prononce d'ailleurs pas sur cette identité, en commençant la phrase par l'hyperonyme « L'homme » et la série de reprises pronominales neutres en « il » qui suivent. Le narrateur semble englober potentiellement les deux personnages dans ces « il » : le fils devenu un homme et l'Indien considéré comme un homme. Ce n'est qu'à la fin de <9> que l'identité est révélée définitivement : l'Indien est bien le fils recherché par les parents : « Ils avaient retrouvé leur enfant. » C'est alors que le récit rebondit et que l'identité seconde reprend le dessus : « l'Indien ne pouvait vivre entre quatre murs et un jour il partit ». Ainsi s'éclaire également le titre. L'enfant enlevé est le captif du début du texte, l'Indien qui ne peut rester entre quatre murs ressent à son tour la captivité. En d'autres termes, la captivité est le destin de ce personnage et la captivité principale n'est pas celle qui résulte de l'enlèvement, mais celle de la maison retrouvée trop tard. L'évolution du personnage est intéressante. De passif (victime) lors du rapt initial et même lors du retour consenti vaguement, il ne redevient agent, maître de ses actions, qu'en <11>.

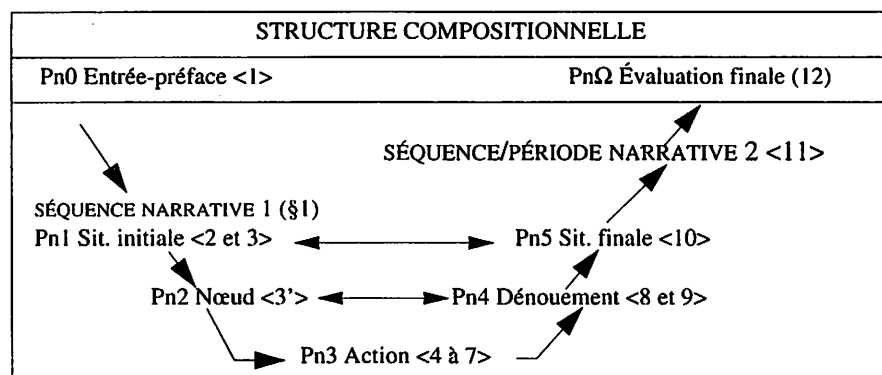
La question du temps est également éclairante. On a vu que l'ancrage temporel est très vague : « des années plus tard ». Les nombreux organisateurs ne font que ponctuer la progression des faits relatés : « après », « à la fin », « soudain », « un jour » et de nombreux « et » soulignant seulement la succession. Le passé simple met également l'accent sur le caractère quantitatif du temps qui domine la narration de <2> à <11><sup>4</sup>, temps linéaire d'événements et d'actions discriminés. En revanche, l'interrogation de Borges, en <12>, porte sur le temps par excellence

4. Sur cette question, je renvoie aux p. 233 à 254 de Adam 1994.

qualitatif de l'« instant vertigineux où le passé et le présent se confondent ». C'est le vertige de l'identité du personnage, la question de ses raisons d'agir (« s'il parvint à reconnaître, ne fût-ce qu'à la manière d'un nouveau-né ou d'un chien ») qui intéresse le narrateur. Cela nous place au cœur de ce qui est problématiquement l'essence du récit en général : une interrogation qui porte sur la place de l'homme dans le temps et sur les motivations de ses actes. On l'avait déjà partiellement vu à propos du récit étiologique examiné au chapitre 2.

Ces transformations successives suivent le mouvement d'un récit encadré par une entrée préface exemplaire et surtout une évaluation finale sur laquelle je vais revenir. En fait, le premier paragraphe se présente comme une séquence narrative complète et le second comme une séquence narrative avortée transformée en simple période. On peut ainsi décomposer ce texte :

Schéma 16



Conformément aux définitions données au chapitre 2, on peut dire que la phrase 11 est plus une période qu'une séquence narrative :

Ce souvenir fut peut-être suivi par d'autres,	(Situation initiale)
mais l'Indien ne pouvait vivre entre quatre murs	(Nœud)
et un jour il partit retrouver son désert.	(Dénouement)

Chaque proposition de cette période est introduite par un connecteur (« mais ») ou un connecteur (« et ») soulignant le lien de cause à effet associé à un organisateur temporel (« un jour »). Cette contraction de la séquence narrative finale qui retourne l'issue de la première séquence-paragraphe est significativement placée dans le même paragraphe que celui qui donne l'évaluation finale du narrateur. Si le récit est ainsi contracté, c'est comme pour souligner que Borges ne s'intéresse pas à ces nouveaux faits en eux-mêmes, mais plutôt à la fin de la séquence précédente.

La question de la phrase et de la période — qui était au centre du chapitre 2 — débouche sur des problèmes de traduction particulièrement éclairants. Le début et la fin de la nouvelle :

(P1) En Junín o en Tapalqué refieren la historia. (P2) Un chico desapareció después de un malón ; se dijo que lo habían robado los indios. [...] (P10) Los ojos le brillaron de alegría y los padres lloraron porque habían encontrado al hijo.

(P11) Acaso a este recuerdo siguieron otros, pero el indio no podía vivir entre paredes y un día fue a buscar su desierto. (P12) Yo querría saber qué sintió en aquel instante de vértigo en que el pasado y el presente se confundieron ; yo querría saber si el hijo perdido renació y murió en aquel éxtasis o si alcanzó a reconocer, siquiera como una criatura o un perro, los padres y la casa.

sont ainsi traduits par Roger Caillois :

<P1> On raconte l'histoire à Junín ou à Tapalqué. <P2> Un enfant disparaît après un raid d'Indiens. <P3> On dit qu'ils l'avaient enlevé. [...] <P10> Ses yeux brillèrent de joie. <P11> Ses parents pleurèrent, parce qu'ils avaient retrouvé leur enfant.

<P12> Ce souvenir fut peut-être suivi par d'autres, mais l'Indien ne pouvait vivre entre quatre murs. <P13> Un jour, il partit retrouver son désert. <P14> Je voudrais savoir ce qu'il ressentit à cet instant vertigineux où le passé et le présent se confondirent. <P15> Je voudrais savoir si le fils perdu renaquit et mourut en cette extase, ou s'il parvint à reconnaître, ne fût-ce qu'à la manière d'un nouveau-né ou d'un chien, ses parents et sa maison.

Roger Caillois prend l'étrange décision de traduire le passé simple espagnol de <2> par un présent de narration. Mais c'est surtout sa décision de traduction de la segmentation des phrases P2, P10, P11 et P12 qui surprend. Chaque fois, il opère une segmentation graphique qui transforme une seule phrase typographique de l'espagnol en deux phrases typographiques françaises. Du point de vue de l'organisation périodique dont nous venons de parler, cela est particulièrement spectaculaire pour <10> et <11> :

<10> 1.		Los ojos le brillaron de alegría (Ses yeux brillèrent de joie)
2.	y	los padres lloraron (et ses parents pleurèrent)
3.	porque	habían encontrado al hijo. (parce qu'ils avaient retrouvé leur enfant.)

Traduction de <10> par Caillois :

Ses yeux brillèrent de joie.  
Ses parents pleurèrent,  
parce qu'ils avaient retrouvé leur enfant.

<11> 1.		Acaso a este recuerdo siguieron otros, (Ce souvenir fut peut-être suivi par d'autres)
2.	pero	el indio no podía vivir entre paredes (mais l'Indien ne pouvait pas vivre entre quatre murs)
3.	y	un día fue a buscar su desierto. (et un jour il partit retrouver son désert.)

